

Les petites industries féminines à la campagne

164
HN
31
E34
v. 164
1927



TOUT observateur attentif du mouvement agricole moderne, une constatation s'impose, c'est que le domaine d'activité de la femme a été encore plus modifié, plus révolutionné et surtout plus réduit que celui de l'homme.

C'est une situation nouvelle qui crée des besoins nouveaux et appelle des solutions nouvelles.

Nous, les hommes, peut-être un peu égoïstes par essence, nous nous sommes imaginé pouvoir seuls résoudre le problème social à la campagne, en négligeant l'adage pourtant bien connu: « Tant vaut la femme, tant vaut la ferme », pour nous occuper presque exclusivement de la question de la grande culture, des marchés, etc.

N'est-il pas temps d'envisager un aspect trop négligé de la vie rurale féminine, afin de prévenir ce triste exode de nos campagnes qui menace de décimer les forces les plus vitales de la nation?

Quand je considère les nombreux abandons et les défections de nos ruraux, quand je passe devant les maisons abandonnées (qui heureusement se font plus rares que dans mon enfance), je pense à la femme rurale dont l'influence a été souvent trop méconnue et à ce proverbe serbe qui veut que « la maison ne soit pas fondée sur les pierres fondamentales, mais sur la femme ».

Puis-je espérer, dès le début, que personne ne m'en voudra de vouloir créer une atmosphère rustique dans les centres urbains et d'essayer de fortifier partout cette conviction que l'agriculture, qui a été, qui est et qui restera

longtemps notre première industrie, a besoin de la sympathie comme de la collaboration active de tout le monde ?

Après avoir comparé la situation ancienne avec la situation actuelle dans nos foyers ruraux nous essaierons de proposer quelques-unes des solutions les moins discutables.

I. — LA FERMIÈRE D'AUTREFOIS

Retournons, si vous voulez, trente ans en arrière — je n'ose pas aller plus loin de crainte de dépister les dames, pour qui l'admission d'un passé lointain est chose difficile, — retournons donc à la fin du siècle dernier pour envisager la situation de nos foyers ruraux.

La maison rurale était vraiment l'atelier familial, la ruche en plein bourdonnement, dont la disparition effraie à juste titre les économistes modernes.

Suivons un instant nos mères et nos grand'mères aux champs avant de nous attendrir au spectacle de leur activité à la maison.

Le soleil de mai a mis toute la nature en éveil; c'est le moment de la plantation des pommes de terre. Penchées sur les sillons, quelques laborieuses fermières distribuent les plantons avec régularité et grâce. La planteuse mécanique, en envahissant le champ, n'a-t-elle pas remplacé un geste gracieux et effacé une silhouette pleine d'attraits ?

Un peu plus tard, le sarclage réunissait des groupes épars de garçons et de filles aux reins souples et aux muscles d'acier, qui arrachaient les mauvaises herbes. Elles n'auraient peut-être pas mis plus d'ardeur à extirper du cœur de l'homme les défauts mignons qui le peuplent.

A l'époque des foins, l'aspect des champs devient encore plus ravissant! Au milieu d'un décor de ver-

de fleurs sauvages qui sentent bon, vous voyez la fermière, une fourche de bois à la main, qui secoue et étend les andains abattus par le faucheur.

Coiffée d'une capeline d'indienne aux couleurs brillantes ou d'un large chapeau de paille *cabané* sur les oreilles et assujetti par des « gorgettes » de batiste rose la gentille fermière renouvelle son geste à l'infini. Ses pieds mignons glissent sur les chaumes ras, qui font un tapis d'une uniformité remarquable, pendant que ses bras actifs soulèvent le foin qui cède à l'air son humidité et son parfum.

Toute la maisonnée a été mobilisée aux champs pour la fenaison, même le petit dernier qui dort à l'ombre d'une veillotte, entre deux repas.

On poursuit le travail sans relâche sous un soleil de plomb jusqu'à ce que le clocher égrenne à travers la campagne les notes de son pieux Angelus de midi. Les fermières s'inclinent alors pieusement et se groupent ensuite sous une talle de branches recouvertes de foin, pour prendre leur dîner rustique.

Le couvert est servi sur une nappe de foin et les mâchoires entrent en activité jusqu'à l'assouvissement de la faim. Les langues se délient ensuite sans effort pour jeter les notes d'une conversation enjouée sur ce beau tableau de la vie rustique.

Le travail reprend. Un râteau à la main, deux fermières entraînent vers la charrette le foin qui déferle en ondes légères et parfumées.

Sur le voyage de foin qui s'élève progressivement, une autre, debout, reçoit les fourchées qui se font drues. Pendant que la charrette cahotte à travers les rigoles, elle s'agrippe à la grande échelle avec assurance ou se laisse choir sur le foin avec une certaine frayeur mal déguisée.

C'est un mouvement incessant de râteaux, de fourches qui remuent du foin odoriférant dans une féerie de la nature d'un charme indescriptible.

Quand le soleil incendie le sommet des monts de ses derniers rayons, les fermières agitent des fourches et des râteaux autour des veillottes dont le dôme gracieux va maintenant défier les mauvais temps.

Plus tard, vous retrouvez la fermière une faucille à la main, s'ouvrant un large passage à travers les hautes tiges de blé. Sa chevelure blonde se confond avec l'or des épis; les couleurs gracieuses de sa coiffure mettent comme une fleur, la plus jolie de toutes, la fleur de l'humanité, au bout de chaque *menée* attaquée par la faucille. Comme une nageuse sur des flots dorés elle meut ses bras sans arrêt devant les blés qui reculent.

Un autre jour, sur les chaumes jaunies, la fermière esquisse des gestes harmonieux. A pleines brassées elle recueille les blés qui ont javelé pendant quelques jours pour les mettre sur les liens d'engerbage. Pressé avec amour sur le cœur de nos fermières le blé pouvait ensuite faire un pain respecté qu'on n'entamait jamais sans y tracer une croix avec la pointe du couteau.

A la fin des moissons, quand les joyeuses fermières danseront autour de la *grosse gerbe*, elles montreront que le travail qui les a lassées n'a pas tari la source de leurs énergies paysannes.

Sans prendre le loisir de nous attarder plus longuement aux champs pour assister à l'arrachage des pommes de terre, etc., dirigeons-nous vers la maison.

Pourtant la braierie est là qui sollicite une minute d'attention! Une dizaine de garçons et filles agitent des braies en cadence à la lueur d'un fourneau qui répand une douce chaleur dans l'air transi de l'automne.

Chacune braie le lin à qui mieux mieux en pensant aux belles toiles du trousseau qui couronneront leurs efforts. Toujours suave et gracieuse sous son chandail de laine grise, la fermière suit son travail et surveille le fourneau et son cœur... pour y empêcher la flamme d'éclorre.

Entrons maintenant à la maison, en passant, si vous voulez, par la laiterie, dont le doux arôme nous invite.

La science moderne a beau proclamer ses succès, le perfectionnement de l'outillage a beau modifier avantageusement les conditions économiques, la laiterie de ma grand'mère restera quand même un défi aux laiteries modernes. Au reste, ce sont encore les laiteries de certaines fermes de la Normandie (Issigny) qui fournissent les beurres les plus appréciés sur le marché de Paris.

Le manque d'uniformité du *beurre de laiterie* domestique, l'absence de glace et la vente à la Toussaint contribuèrent plus que les conditions de fabrication à faire déprécier ces produits.

L'eau nous vient à la bouche à la seule pensée de ces laiteries d'autrefois, où d'immenses jattes de grès déversaient le doux arôme de leurs ferments lactiques dans une atmosphère fraîche. La *micouane* qui repose sur la jarre de crème a bien des fois séduit ma lèvre d'enfant.

Rien ne pourra effacer de mon palais ni de mon odorat l'impression du bon beurre d'autrefois!

Pénétrons, enfin, à la cuisine par un jour d'hiver.

Au dehors, la neige tourbillonne pendant que le vent hurlant ébranle la porte et les contrevents. Le givre aux carreaux, sur la clenche et les clous de la porte nous prévient des rigueurs de la saison. Le poêle à trois ponts, qui repousse victorieusement le froid, est comme l'ami commun vers lequel les nouveaux arrivants tendent leurs mains et leurs membres gelottants.

L'hiver, qui suspend les travaux de l'extérieur, ramène autour du feu la famille éparpillée pendant l'été dans les sillons, sur les chaumes ou dans les prés. Une activité nouvelle renaît.

Au bruit rythmique du fléau qui monte du dehors, répondent au-dedans les battements étouffés des chasses du métier, le clapotis de la baratte, le ronronnement du rouet et le bruissement de la tournette. Quelques pleurs d'enfant, suivis d'un roulement saccadé du ber aux « châ-teaux » aplatis par l'usure, rompent par intervalles la monotonie des instruments de travail.

Providence et ordonnatrice générale, la mère, qui n'a rien de la rigueur d'un chef d'usine, dirige les travaux en dévoilant à ses enfants son immense répertoire de chansons canadiennes. L'une des jeunes filles prend une à une pour les tresser les pailles de blé qui trempent dans une auge, pendant que l'autre s'essaie à filer.

Toutes se préparent des trousseaux qui seront aussi durables que la tendresse de leurs cœurs rustiques et la candeur de leurs âmes ingénues.

Ce sont les industries féminines dans tout leur développement.

Tout résonne, tout travaille, tout chante et tout sourit.

Les enfants s'essaient à faire des *trèmes* ou à dévider de la laine, pendant que le petit avant-dernier déroule le peloton de laine de la grand'mère qui, près du poêle, tricote machinalement en parlant du vieux temps... qui rajeunit.

Au-dessus du ber le crucifix et l'image de la sainte Famille complètent le tableau pieux. Rêveuses dans leurs vieux cadres de coquillages agglomérés, les figures des aïeux semblent s'épanouir à la vue des continuateurs de leurs œuvres.

Sur le feu, la « bombe » chante et une marmite mitonne le repas du soir; des grillades de lard fumé s'agitent dans la poêle en attendant l'omelette. Le chat s'étire endessous du poêle, le chien rêve sur une natte tressée, où il s'est mollement étendu en flairant les mets dont les restes lui sont assurés. C'est une satisfaction générale, un tableau de vie simple qui vous emplit la prunelle et l'âme d'admiration jusqu'au bord.

Le soir venu, pendant qu'un lumignon fumeux jette une clarté vague qui n'arrive pas à chasser les ombres réfugiées aux quatre coins de la cuisine, la table s'entoure de travailleurs et de travailleuses en appétit pour offrir un spectacle qui est devenu plus rare de nos jours.

A la soirée, après que l'on a lavé la vaisselle, le travail reprend. Le rouet ronronne dans son coin, l'aiguille glisse agile entre les doigts rapides de la fille de la maison qui fait les raccommodages et un enfant tient au bout de ses bras à demi tendus une fusée de laine que la grand'mère pelotonne lentement. Les voisins arrivent, les langues se dérouillent et la vie sociale reprend, pendant que le père tisonne le feu où il jette sa meilleure buche d'érable. Les flancs rouges du vieux poêle émettent une chaleur communicative dans toute la pièce. La joue écarlate de Catherine attise le cœur de Pierre qui se promet de faire bientôt la *grande demande*.

La grande horloge aux mouvements de bois sonne le coup de dix heures qui marque le réveillon aux *tourtières*, aux cretons, aux tartes aux pommes, aux croquignoles, et la fin de la soirée. Les veilleux quittent à regret cet asile de bonheur pour se plonger dans la nuit hivernale. Comme dit Ch. Géniaux (*Vieille France qui s'en va*): « contrairement aux soirées passées en commun, à la ville, qui sont presque toujours des parties de plaisir ou de jeux, la veillée paysanne comporte des travaux

coupés de temps à autre par un repos où l'on boit et mange... La loi du travail poursuit jusqu'en la nuit hivernale les hommes de la terre... » Précédant le noir silence de la nuit, les longs chuchotements d'*oremus* de la grand'mère s'entrecourent des *amen* rauques du grand-père, qui s'éteignent graduellement.

Ces veillées ne sont-elles pas de nature à provoquer chez les observateurs sérieux des réflexions profondes ?

Nous, les jeunes, étions alors invités à nous coucher peu de temps après souper, sans oublier de faire notre prière appuyés sur les « genoux de notre mère qui furent longtemps, comme dit Lamartine, notre autel familial ».

Avec le poète, permettons-nous cette plainte nostalgique :

Adieu, les veilles mœurs, grâces de la chaumière,
L'utile a pour jamais exilé la beauté.

II. — LA FERMIÈRE DE NOS JOURS

Détournons, bien qu'à regret, nos regards de ce tableau de la vie ancienne, pleine de poésie et d'inspiration, pour les reporter sur notre siècle, et, suivant le mot du poète :

Attachons au passé quelque doux souvenir,
Le travail au présent, l'espoir à l'avenir.

Si nos grand'mères revenaient au monde, comme elles se trouveraient dépaysées. Elles verraient plus de bas de soie que de bas de laine, plus de pianos que de rouets et elles trouveraient, suivant ce que je lisais récemment dans une revue économique, que « l'aiguille la plus active dans les foyers modernes c'est (souvent) l'aiguille du phonographe ».

On s'éloigne de plus en plus de l'épithète de la femme romaine :

« Elle resta à la maison et fila de la laine. »

« Combien de femmes aujourd'hui, dit Henri Bordeaux, préfèrent une bague à une chemise ? »

Là où l'on voyait autrefois des visages roses ou halés se pencher sur les guérets, sur la toile de lin ou sur les pièces de « catalognes », on voit aujourd'hui trop de minois qui palissent en face des séductions du catalogue d'Eaton.

Hélas ! malgré toutes ces réflexions un peu pessimistes, je ne laisse pas envahir mon esprit par le blâme à l'adresse de mes contemporaines. Ne sont-elles pas les victimes de transformations trop rapides de la vie économique, et ne subissent-elles pas une condition que les circonstances leur ont imposée ?

Le domaine de l'activité de la femme rurale s'est trouvé retréci soudainement par l'envahissement presque soudain du machinisme moderne dans les champs de culture.

On a vu des machines comme la planteuse de pommes de terre, la sarceuse, la faucheuse, le râteau, la faneuse, la moissonneuse-lieuse, se substituer graduellement à la main-d'œuvre féminine pour la déplacer presque entièrement dans un court délai.

Il va sans dire que, du coup, la poésie des travaux champêtres a été diminuée et que de beaux gestes ont cessé de s'esquisser sur nos guérets en fleurs. Mais que peuvent faire les réflexions sentimentales contre les nécessités économiques ? La machine, en multipliant l'effort, a réduit le nombre des bras appliqués à la culture du sol, et la femme est pour ainsi dire disparue des champs pendant que l'homme, comme il est naturel, s'est appliqué à conduire les machines.

Chaque fois que je passe devant une maison abandonnée, je cherche la femme et je ne puis m'empêcher de penser mélancoliquement à ce qui m'inspirait ces phrases des *Vieilles choses, vieilles gens*:

« Ils sont partis, hélas! et la maison qui les suivait si attentivement du regard, aux champs, a voilé ses yeux en signe de deuil.

« Ils sont partis, mais ont-ils pu sans gémir franchir pour la dernière fois le seuil si invitant, où tant de pieds amis se sont posés et où tant de générations ont imprimé leur trace.

« Ils sont partis, et le vieux puits dont l'eau pure réfléchissait avec un pan du ciel l'image de ceux qui venaient s'y abreuver, n'est plus qu'une mare infecte à surface terne.

« Ils sont partis, et comment ont-ils pu retenir leurs larmes en laissant vendre à l'encan le vieux fauteuil rustique, où chaque soir, au coin du feu, le grand-père en fumant, parlait avec un charme inexprimable des choses du temps passé!

« Ont-ils songé, en partant, à tous les souvenirs accumulés dans la vieille chambre, où tant des leurs sont nés, ont souri, ont gémi et sont morts; au vieux berceau, si fécond et dont l'activité va se ralentir sous d'autres cieux; à la croix noire, au pied de laquelle, matin et soir, la famille adressait ses ardentes prières suivies d'oraisons spéciales: « Priez pour les voyageurs, les exilés... » à la vieille horloge, aux mouvements de bois, dont l'appel matinal a été trop souvent négligé, et qui est une déracinée dans une famille du voisinage, où l'on ne respecte ni son âge, ni son histoire, ni sa ponctualité?

« Ils sont partis et peut-être que dans leur âme l'image de la patrie absente est aussi abîmée que les traits de la maison abandonnée.

« Ils sont partis! Reviendront-ils?

« La maison condamnée le veut et guette le retour par une planche de la fenêtre entrebaillée qui lui laisse voir le chemin. Les rosiers portent encore leurs roses au-dessus des haies comme une invitation, et les arbres plantés par l'aïeul parlent éloquemment des absents, à qui ils offrent toujours leur ombrage.

« La nature compatissante semble donc faire chorus avec la vieille maison et le vieux voisin pour dire :

« Revenez, nous vous attendons! »

Pour corriger la rigueur de ces regrets nostalgiques vers le passé et des plaintes que nous fait pousser le présent, il fait bon de constater que le rouet, la tournette et le dévidoir n'ont pas complètement cessé de tourner et que le bruit rythmique du métier ne s'est pas complètement éteint, malgré un grand ralentissement dans leur activité. C'est à peine si un quart de nos foyers ruraux présentent le tableau des anciens métiers en plein épanouissement.

En plusieurs endroits, notamment dans le comté de Kamouraska, les industries domestiques d'autrefois continuent de se développer. Ce n'est jamais sans émotion que je vois les cardées de laine glisser entre les doigts de la femme de notre député provincial, Mme Néré Morin, pour être rapidement avalée par les ailettes du rouet.

Le Président de la Chambre des Communes, l'Hon. Rodolphe Lemieux, qui n'est indifférent à aucune manifestation de notre activité nationale, me parle toujours avec une admiration mêlée d'émotions des fermières de la Malbaie et de Gaspé qui façonnent pour les touristes des produits d'une rare beauté.

Originaires pour la plupart des comtés de Charlevoix et de Kamouraska, les fermières du pays de Maria Chapdelaine ont conservé avec une fidélité admirable les petites industries domestiques d'autrefois. Dans 352 foyers où m'ont attiré mes fonctions d'évaluateurs des dommages

aux récoltes causés par l'élévation artificielle des eaux du Lac Saint-Jean, j'ai presque toujours constaté la présence d'un rouet et j'ai presque toujours vu des enfants vêtus de *flanelle du pays*.

J'étais fier au cours de ces randonnées de porter une chemise de flanelle tissée par une femme de Saint-Félicien bientôt âgée de quatre-vingts ans.

Québec est peut-être la seule province du Canada où les manufacturiers de rouets peuvent prospérer. Pendant qu'ailleurs les rouets prennent le chemin du musée ou servent de jouets aux enfants, ils sont encore des instruments de production en vogue parmi nous. Les Cercles de Fermières ont certainement contribué pour une large part au maintien de ces nobles et traditionnels métiers.

Ce serait perdre son temps en vaines jérémiades que d'essayer de restaurer la vie campagnarde sur les mêmes bases qu'autrefois.

C'est en vain qu'on tenterait de ressusciter avec leur caractère ancien les faucilles, les quenouilles et les vieux rouets voués à l'oubli sur les petits *rentraits* du grenier avec les crinolines de l'aïeule.

La femme frustrée dans son travail s'est trouvée désemparée en face de la vie moderne. Elle s'est sentie impuissante à remonter le courant d'émigration vers les villes qui l'entraînait rapidement.

La vie moderne, en éloignant la femme des champs, en tarissant pour ainsi dire les sources de son activité dans l'atelier familial, a créé une situation nouvelle à laquelle il faut faire face à tout prix.

« Ne croyez pas, me disait un jour un agriculteur de mon comté, que les habitants soient bien désireux de quitter la terre! Ils la quittent quand la nécessité les y force et c'est avec beaucoup de regrets. La grande cause de l'exode rural, c'est la femme. »

« Les événements récents, écrit Nelly Melin (*le Correspondant*, 10-10-20 p. 56), ont même prouvé qu'il était plus facile à une femme de diriger une exploitation en l'absence de son mari qu'à celui-ci de se passer de l'aide féminine. »

Rien ne fait prévoir que la femme jouera un rôle plus effacé dans l'avenir que dans le passé.

III. — LA FERMIÈRE DE DEMAIN

Ce n'est pas mon intention de m'attarder à considérer tous les aspects du problème agricole actuel, ni à énumérer les causes qui ont produit une certaine dépression parmi la gente campagnarde.

Les moralistes peuvent y voir avec raison un fléchissement du sens chrétien, un désir immodéré de bien-être et de jouissance et le déploiement d'un luxe qui contraste étrangement avec la vie simple de nos devanciers. Certains *laudatores temporis acti* déplorent le changement de vie de nos campagnards et prônent le retour à la vie simple d'autrefois. Des observateurs judicieux voient une tendance très prononcée vers un snobisme de mauvais aloi... Tous ces facteurs ont, sans doute, leur importance, mais ce qui me frappe surtout c'est la raison économique, c'est la suppression de la main-d'œuvre féminine sur la ferme et la désorganisation de l'atelier familial. En effet, les travaux qui s'accomplissaient autrefois dans la famille, par suite d'une concurrence effrénée de la grande industrie, ont dû pour la plupart être abandonnés. Qui est-ce qui pourrait soutenir que la fabrication de certains tissus comme l'étoffe du pays serait pratique, en face des manufactures qui nous livrent des produits similaires à des prix relativement peu élevés ?

Il faut, sans doute, subir le changement imposé par le progrès moderne, sans perdre de vue la nécessité d'un atelier familial qui a été la formule du passé et qui doit être celle de l'avenir.

Envisageons donc maintenant le problème tel qu'il se pose à l'esprit de tout homme qui réfléchit, pour essayer d'arriver à quelque solution.

Il faut à tout prix maintenir un juste équilibre entre la population des villes et la population des campagnes pour ne pas risquer de compromettre notre sécurité nationale.

La femme doit prendre une part active dans ce mouvement de restauration de nos campagnes pour en assurer le succès. Et chose sûre et certaine, c'est que si la femme reste à la campagne les hommes ne la laisseront pas seule...

Ce qu'il faut pour garder la femme à la campagne, ce n'est pas seulement lui chanter les beautés de la vie rustique et la faire se pâmer en face d'un beau coucher de soleil qui ne lui apportera pas à souper, ce qu'il faut, ce n'est pas de lui reprocher à toute minute d'avoir délaissé le petit châle de laine, la capeline ou le chignon de la grand'mère pour s'affubler d'une façon plus moderne, ce qu'il faut, ce n'est pas d'empêcher les jeunes filles modernes de vivre dans leur siècle, ce qu'il faut, c'est de trouver les moyens d'appliquer à des travaux rémunérateurs les dix doigts habiles et mignons des jeunes filles de nos campagnes.

La formule de l'avenir semble se résumer dans ceci :

Faciliter en rendant moins routinières, plus productives et plus agréables toutes les branches de l'industrie agricole et domestique compatibles avec le caractère de la fermière.

Rétablissez les métiers dans les foyers, multipliez les ateliers familiaux, encouragez les petites industries agricoles à la portée de la femme et vous verrez nos ha-meaux bourdonner, de nouveau, de vie et d'activité.

La jeune fille moderne ne peut pas se contenter du travail routinier, peu rémunérateur, qui rebute l'esprit, dérouté son initiative et ses désirs de progrès.

Développez une industrie qui permettra aux jeunes fermières de vivre dans leurs familles et leurs vellétés d'émigrer auront vite disparu.

J'aime mieux dissiper tout de suite l'idée que ces re-marques ne s'adressent pas à la mère de famille ou à la ménagère qui peut à peine suffire à la tâche actuelle. L'épouse qui, d'après les Livres saints, doit « préparer la nourriture et le vêtement et entretenir au foyer la flamme qui éclaire l'intelligence et réchauffe le cœur », a une mission bien supérieure. Elle doit rendre la maison at-trayante pour que le mari y demeure. Ce rôle de la femme est sublime.

Si les ménagères canadiennes savaient combien le cœur de l'homme est situé près de l'estomac, elles s'efforceraient en flattant le palais de conquérir ou d'assujettir ce cœur. ¹

1. Est-ce que, en dehors des « industries féminines », le travail même de la femme à son foyer, les soins de la cuisine et du ménage, l'entretien du linge et des vêtements, l'hygiène et l'éducation de la première enfance, est-ce que tout cela ne constitue pas, à vrai dire, une véritable profession, la plus complexe, la plus délicate à remplir, et pour laquelle, semble-t-il non moins que pour les autres, un apprentissage sérieux et méthodique est nécessaire? N'est-ce pas d'ailleurs la profession la plus belle, la plus utile et la plus importante aussi, socialement parlant?

Une bonne éducation ménagère, c'est une cuisine plus agréable, plus saine et plus variée, avec une dépense moindre; c'est la maison mieux tenue, les enfants mieux élevés et mieux soignés; c'est demain l'aisance substituée à la gêne, le logis plus accueillant et plus riant; c'est la femme plus avenante et la famille plus unie: ce sont les joies saines du foyer préférées aux plaisirs frelatés du dehors! C'est le cabaret déserté! — Gaston VIDAL, sous-secrétaire d'État de l'Enseignement technique, en France (page 356, *IIIe Congrès international d'Enseignement ménager*, Paris, 1922).

« Nos enfants, écrivait Mme Marie-Emile Visseaux, seront soumis et vertueux parce que chrétiens et nos maris... ils sont si faciles à gouverner quand la maison marche bien; quand la table est mise à l'heure, garnie de mets variés et bien préparés; quand, au bout de l'année, les écuries sont peuplées et nos livrets de caisse d'épargne remplis; en un mot quand notre foyer respire l'aisance et le bonheur » (*Heureuse fermière, ferme prospère*, p. 4).

Laissons de côté cet aspect de la question pour en envisager un autre qui, sans avoir une importance aussi fondamentale, mérite de retenir l'attention.

Le problème des industries agricoles et des métiers domestiques qui conviennent aux femmes devrait être considéré dans toute son ampleur et non pas limité à quelques méthodes ou formules empiriques... qui ressemblent trop à du charlatanisme. L'un proclame que la poule aux œufs d'or va sauver le monde, l'autre a mis sa confiance dans le vieux rouet ou la vieille quenouille des grand'mères, l'autre vante les bienfaits de la mise en conserve, comme s'il n'y avait que cela au monde.

On s'est tellement laissé prendre par ce charlatanisme agricole qu'au premier échec on a abandonné la partie.

Il ne faut pas s'y méprendre. Il n'y a rien de facile en agriculture, pas plus dans les industries domestiques. Pour réussir il faut une bonne préparation, une certaine habileté et une constance qui ne capitule pas au premier échec. N'oublions jamais que « ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait ». « Mieux vaut, dit Montaigne, une tête bien faite qu'une tête pleine »... C'est la disposition qu'il faut apporter pour réussir.

Voulez-vous que nous considérions un instant chacune des petites industries agricoles propres à retenir l'atten-

tion du sexe féminin, pour terminer ensuite par l'étude des petits métiers domestiques ?

Parmi ces spécialités agricoles, celle qui aura la faveur des dames parce qu'elle a plus de piquant, c'est certainement l'*apiculture* ou l'élevage des abeilles.

« L'abeille, selon Paul Robert, est un de ces ravissants charmeurs que la Providence a semés sur les tristes chemins de ce monde, pour nous faire oublier un peu les duretés de la vie et nous donner la douce croyance qu'il y a du bonheur sur terre. »

Que la fermière, suivant le conseil de mon ami Vaillancourt, aille visiter la ruche pour s'entraîner à devenir « active et industrielle comme l'abeille, douce comme le ciel ».

Cette industrie demande peu de mise de fonds, puisque la condition du succès, c'est de commencer en petit avec une ruche ou deux.

« En apiculture, écrit Zeys (p. 257) dans son traité sur les *Petites industries rurales*, on peut encore arriver à de forts beaux résultats. Le miel est un produit très demandé, rémunérateur et qui donne peu de peine, sauf aux abeilles actives. »

Prenons seulement une moyenne de 80 livres de miel à 15 sous la livre pour chaque ruche; avec 15 ou 20 ruches, on se constitue facilement un revenu net de \$150 à \$200.

J'entends encore M. Cyrille Vaillancourt dire devant le premier Congrès des Fermières, en 1919: « Je ne vous dirai pas, Mesdames, que l'abeille rend millionnaire; elle procure cependant une certaine aisance, puisqu'elle permet de donner à d'autres certaines douceurs. Et à vous, mesdemoiselles, l'abeille procurera des revenus que vous serez fières de dire vôtres, et qui serviront peut-être — le dirai-je, à grossir votre dot. En ménage, tout « or »

est utile et l'art apicole n'est pas le moindre. Souvent ce qui entraîne les jeunes vers la ville c'est l'amour du gain. On aimerait à avoir sa petite bourse à soi, faire de petites dépenses personnelles sans demander et sans rendre compte. L'abeille est l'aide toute trouvée pour réaliser ce désir. »

Les hauts salariés et les gros brasseurs d'affaires souriront peut-être en m'entendant proclamer comme suffisant un revenu annuel de \$200. Qu'on n'oublie pas que \$200 gagnés dans la famille, tout en vaquant aux occupations du ménage, rapportent plus en définitive qu'un salaire de \$1,000 à la ville pour une personne qui doit non seulement payer sa pension, mais payer son large tribut à un tas de frivolités qui font comme partie intégrante de la vie urbaine.

Je ne me rappelle plus qui a comparé le foyer rural français à une ruche dont la fermière était l'abeille. Eh! bien, tâchons que la famille canadienne offre ce spectacle. De grâce! que les dames ne piquent pas les hommes — mais qu'elles piquent seulement leur curiosité!

Après les abeilles je place les poules...— je parle de celles qui précèdent l'aurore et le couchant. Ce sont des bipèdes intéressants et qui répondent bien aux attentions qu'on leur donne.

Une centaine de volailles peuvent à elles seules apporter une amélioration sensible au budget familial. Un troupeau composé de vingt-cinq poules et de soixante-quinze poulettes peut rapporter dans la ferme un revenu moyen de \$200 par année.

Qu'il me suffise pour le moment de mentionner le nom de Mlle Leconte, de Princeville, qui avec cinquante-deux poules ayant pondu en moyenne cent quarante et un œufs dans l'année 1923-24 s'est assuré un profit net de plus de \$300.

Quarante poules aux soins de Mlle Bérubé, de Saint-Donat, ont rapporté un profit net de \$100 durant l'année 1924-25.

Mlle Proulx, de Montmagny, durant la même période, avec quarante-huit sujets, a retiré de sa basse-cour un revenu net de plus de \$500.

Le rapport officiel du Premier Congrès général des Cercles de Fermières tenu à Québec du 22 au 24 octobre 1919, nous montre des résultats à peu près semblables.

Le troupeau de Mlle R.-J. Knight, de Beebe, P. Q., dont la moyenne de ponte a été de 195 par sujet, indique assez clairement ce que l'on peut obtenir avec une bonne méthode.

Je pourrais citer un grand nombre d'exemples à l'appui de cette assertion, si l'occasion m'en était fournie.

Par les petites attentions et les soins persévérants qu'elle requiert, l'industrie avicole réussira mieux aux mains des femmes qu'aux mains des hommes. Combien de jeunes filles qui par les soins attentifs donnés à leurs basses-cours consolideraient par là leur... cour!

En Lorraine on a coutume de dire que « les poules pondent par le bec ». Par conséquent nourrissons-les bien et elles nous rendront au centuple.

N'oublions pas non plus que la meilleure « poudre à pondre » c'est un bon coq.

Le coq à lui seul a plus d'influence pour l'amélioration d'un troupeau de pondeuses que quinze poules ensemble.

Que les femmes ne croient pas déchoir en s'adonnant à l'industrie avicole. Il suffit pour s'en convaincre de lire à la page 370 du rapport de la Semaine sociale tenue à Rennes en 1924:

« Plus la femme est distinguée par le naturel ou par l'éducation, plus elle s'élève en donnant ses soins à tout

ce qui vit dans l'enclos de la ferme... La basse-cour n'a jamais abaissé personne, et d'avoir gardé des oies dans son enfance, n'a pas empêché Françoise d'Aubigné de devenir Mme de Maintenon et presque reine de France. Sans lui promettre une couronne, je peux affirmer que la jeune fille du monde qui aura consenti à se faire fermière sera reine du village et pourra mériter les louanges, non seulement de son mari, mais aussi des paysans qui la verront à l'œuvre et n'en estimeront que mieux le travail rehaussé par un tel exemple. »

L'élevage des lapins, surtout du lapin à fourrure, des canards, des oies ou des dindes pourrait encore occuper avantageusement la fermière de chez nous.

Qu'il me suffise de mentionner en passant certaines cultures où les fermières auraient du succès si elles s'y adonnaient sérieusement. La culture des fraises, qui pourrait s'étendre à un plus grand nombre de fermes, pourrait à elle seule constituer un apport important dans l'amélioration du budget familial. Il en est de même pour la culture des autres petits fruits, des plantes potagères les mieux appropriées aux besoins locaux. L'expérience nous enseigne qu'un acre de terre mis en plein rapport pour la production des fruits ou des légumes peut rapporter annuellement plusieurs centaines de piastres.

L'industrie des conserves est en quelque sorte complémentaire de la culture des fruits et des légumes.

Dans une lettre qu'il m'adressait dernièrement, M. l'abbé Ouellet, directeur des missionnaires-colonisateurs, relatait le fait qu'un curé avec quatre arpents de terre s'était créé un bénéfice net de \$750 par la culture des fruits, des légumes et la mise en conserve.

Trente cultivateurs de sa paroisse ont suivi son exemple et ont réussi à gagner de \$200 à \$500 par arpent.

Des exemples de cette nature foisonnent, il suffit de généraliser davantage cette pratique.

J'entendais dire dernièrement par le président de la Chambre des Communes que l'ancien président du Pacifique Canadien achetait ses gelées et marmelades d'une vieille dame fermière qui faisait une spécialité de ces produits et qui lui livrait des produits presque sans égal sur le marché général.

Les conserves domestiques, outre les avantages qu'elles apportent à la maison, prendraient vite une place importante sur le marché si leur production et leur vente étaient organisées.

Cette question pourrait faire à elle seule l'objet d'un travail important.

* * *

Arrivons maintenant, pour terminer, aux industries domestiques proprement dites.

Loin de nous l'idée de ressusciter avec leurs formes anciennes toutes les industries domestiques d'autrefois.

Si nos grand'mères revenaient au monde, elles ne nous le permettraient peut-être pas, parce qu'elles se rendraient vite compte du chemin parcouru dans la voie du perfectionnement mécanique.

Il faut orienter la production aujourd'hui, non seulement vers les articles nécessaires aux ménages, mais vers les articles que le commerce peut absorber.

« Avec des métiers plus nouveaux, un peu plus d'éducation professionnelle et de pratique la fermière modernisera sa fabrication et pourra se mettre au goût du jour et de la mode » (ZEYS, 268).

L'influence toute-puissante des femmes, comme dit encore Zeys, ramènerait, comme avec une baguette magique, les métiers immobilisés qui, dirigés avec goût et intelligence, distribueraient la prospérité dans les campagnes.

Développons surtout la production des articles ouvragés, des objets d'art les plus en conformité avec les

goûts et les traditions de nos fermières. Il y a actuellement une grande demande, non seulement de la part des touristes américains qui veulent rapporter chez eux quelque chose de typiquement canadien, mais aussi de la part d'un bon nombre de nos compatriotes désireux de restaurer une tranche de la vie ancienne.

Voyons ce que l'on fait aux pays des Serbes, d'après la conférence récente de M. le consul Antoine-V. Seférovitch, à l'École Technique de Montréal.

« Les industries domestiques, dit le conférencier, trésor de chaque nation, ont ouvert à notre peuple une nouvelle source de bien-être. Quand les récoltes sont finies, le travail à la maison commence. Nos paysans se rassemblent autour de la cheminée, pas seulement pour fumer, mais pour faire quelque chose de beau et d'utile. L'intérieur d'une maison yougo-slave est toujours intéressant. La jeune fiancée prépare son trousseau plusieurs années à l'avance. Les femmes font de la broderie, les hommes travaillent le bois. On parle, on s'amuse, on rit.

« Malgré la situation désavantageuse qu'occupe le royaume des Serbes, leur civilisation n'a jamais varié et a continué de se développer. Les chansons et les ballades racontent la vie des Serbes, sous la persécution et dans le triomphe.

« On compte, dans le royaume, nombre de sociétés qui s'occupent du développement des arts domestiques et surtout de la renaissance de l'art. »

Si vous voulez vous rendre compte du succès qu'obtiennent ces produits, visitez le « Foyer du Vieux Québec » où les cercles de fermières ont concentré leurs articles à vendre, pendant la saison des touristes. J'ai vu moi-même des achats d'une centaine de piastres faits dans quelques minutes.

L'association du *Canadian Handicrafts Guild* de Montréal a contribué efficacement, depuis plusieurs années, au

développement des industries domestiques par la vente organisée des produits artistiques sortis des mains féminines.

S'adressant « aux personnes sincères et désintéressées qui font un brave et heureux effort pour restaurer les arts et les travaux manuels à leur antique et juste place », Sir Andrew MacPhail avait raison de trouver là la vraie fondation de l'éducation, comme il le disait à une réunion de cette association au moins de mai 1926.

« Le travail du *Guild* continua-t-il est plus qu'une tentative pour préserver les arts et les travaux manuels, les rendre intéressants, en les rendant profitables, pour inculquer l'honnêteté dans l'industrie et fournir un travail agréable et fructueux (au foyer) dans les moments de loisirs. »

Personne ne peut nier le bel effort qui a été fait dans ce sens par nos pouvoirs publics et par le département d'Agriculture provincial en particulier. La fondation des écoles ménagères, la création de cercles de fermières¹ l'organisation d'un service d'enseignement ménager, l'attention donnée aux produits de fabrication domestique dans nos grandes expositions comme à Québec, à Sherbrooke et ailleurs ont créé un réveil salutaire.²

1. Les Cercles de Fermières canadiens-français du Québec, fondés en 1915, par le Ministère de l'Agriculture à l'instigation de M. Georges Bouchard, Ing. Agric. et M. Alphonse Désilets, B. S. E., furent précédés de plusieurs années par les cercles anglais, *Homemakers' Clubs* et *Womens' Institutes*.

2. A Beauceville avait lieu dernièrement une exposition de produits domestiques. C'était la première organisation du genre dans ce district. Le succès obtenu dépassa les meilleures espérances. Des exhibits y furent envoyés de paroisses très éloignées, et au-delà de trois cents pièces de toutes sortes furent en montre. On y remarquait entr'autres de la flanelle, des étoffes du pays, des tapis, *rugs*, catalogues bien tissés, artistement travaillés, et fabriqués à la maison.

Le but de l'exposition était de promouvoir le développement de l'industrie familiale dont nous avons vanté, souventes fois, les avantages multiples: travail au foyer, rémunération appréciable et apport au budget familial, esprit de famille plus maintenu, mise en valeur de talents ou de ressources régionales, méthode intelligente de faire connaître et répandre la petite industrie de chez nous, etc. Bref, on avait invité à cette fête de l'art domestique, des représentants de plusieurs importantes maisons d'affaires, afin qu'ils pussent examiner les différents travaux, pour projeter la création d'un marché plus avantageux pour l'écoulement de ces produits très variés, et souvent très précieux. — Roméo LORRAIN, *le Droit*, Ottawa, 17 mai 1927.

Les fermes expérimentales fédérales ont donné, en ces dernières années, une vive impulsion à la culture du lin, non seulement en sélectionnant des variétés appropriées, mais aussi en expérimentant des méthodes de broyage mécanique à la portée des cultivateurs.

Ainsi à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, nous avons une broyeuse et une écocheuse ou tailleuse mécanique qui, sous la direction d'une couple d'hommes, fait autant de travail qu'une équipe de dix à douze broyeurs de l'ancien temps.

Cette machine dispense aussi du séchage, qui était une opération assez délicate...

Permettez-moi de placer devant vos esprits sérieux les résultats de ces expérimentations.

« Environ deux cent cinquante cultivateurs, m'écrivait M. E.-L. Raynaud, assistant-régisseur de la Ferme expérimentale de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, nous ont apporté du lin en 1924. La moyenne apportée par chacun peut varier de cent cinquante à deux cents livres de paille de lin (graine enlevée). Le rendement en filasse brute a donné environ dix à quinze livres par cent livres de paille de lin.

« Cette année le nombre des cultivateurs qui nous ont apporté du lin est plus grand, environ trois cent cinquante sont inscrits pour faire broyer leur lin. La quantité apportée est à peu près la même par particulier, mais la qualité est un peu meilleure. Le rendement est environ de douze à dix-huit livres par cent livres et le rendement en paille par acre varie de une tonne à une et demie. Le rendement en graine serait de dix à douze minots de l'acre et le rendement en filasse de trois cent cinquante à quatre cent cinquante livres de l'acre, selon la qualité.

« Ce qui a contribué à améliorer la qualité, ce sont les conseils qui ont été donnés sur place aux cultivateurs, qui sont venus l'année dernière, et aussi par une série de conférences sur la culture du lin données le printemps dernier.

« Les cultivateurs qui sont venus faire travailler leur lin ici, demeurent tous dans le district de Lévis à Bonaventure. — La plus grande partie venait de Kamouraska et de Rimouski. »

« Nous ne saurions terminer ce bref aperçu de l'organisation de l'Enseignement ménager agricole postscolaire, disait M. Porchet, sans signaler une innovation particulièrement heureuse: c'est la création d'instituts supérieurs pour l'enseignement ménager. Ceux-ci peuvent fonctionner comme écoles normales ménagères et comme *maisons-mères* auxquelles les institutrices ménagères peuvent s'adresser pour des conseils, des renseignements, où elles peuvent, à l'occasion, être convoquées à des cours de perfectionnement destinés à les mettre au courant des dernières découvertes scientifiques et des méthodes pratiques utiles à leur enseignement, c'est-à-dire aux élèves qui leur sont confiés. Enfin et surtout, ces instituts supérieurs tendront à combler une lacune existant entre la recherche scientifique pure, qui se fait dans les laboratoires universitaires, et les applications pratiques confiées au personnel enseignant ménager... » (Rapport de M. Porchet, délégué du gouvernement suisse, *IIIe Congrès de l'Enseignement ménager*, Paris 1922, p. 269.)

Voilà à mon sens le nœud gordien de la question.

Nous avons réussi jusqu'à présent dans la province de Québec par les conférencières, les écoles ménagères à divers degrés et les cercles de fermières, à créer un organisme de diffusion de la science ménagère qui est de tout

premier ordre. Il ne manque plus que le grand animateur, un organisme supérieur de recherche et d'enseignement pour compléter l'œuvre de diffusion des arts domestiques à travers les classes rurales.

Il ne manque plus que l'institution qui serait en mesure d'apprécier à leur valeur et de recueillir les secrets du métier qui menacent de descendre au tombeau avec nos grand'mères.

Il ne manque plus que l'art consommé de professeurs, d'experts et d'expertes pour indiquer les meilleurs modèles, les tours de mains les plus savants et les procédés les plus rapides.

Le jour où nous aurons (dans la province) une école technique féminine supérieure, qui sera une création nouvelle ou une transformation d'une institution déjà existante, les arts domestiques auront fait un grand pas et leur développement ne sera pas limité à quelques coins privilégiés du pays.

Je vous soumets l'idée, je la soumets au public, je l'ai cueillie sur la lèvre d'un homme très dévoué aux œuvres féminines, et je suis heureux de la propager en vous assurant qu'elle recueille des adhésions depuis la Semaine sociale tenue à Sherbrooke en 1924 où je l'ai exposée pour la première fois. ¹

« Par son intelligence éclairée (Zeys, 45), sa douceur naturelle, son sentiment inné de bienveillance et de charité, la femme est le lien naturel qui facilitera la reconstitution des vieilles traditions. »

« La femme, c'est la fortune! dit Michelet, son geste crée, anime, embellit la maison. Elle fait du luxe avec une attention et de l'élégance avec un rien. »

M. Meline estimait que c'est surtout par l'intermédiaire de la fermière qu'il sera possible d'enrayer l'exode

1. Cf. pp. 267-268, *Compte rendu des Cours et Conférences, Ve session, Semaine sociale du Canada, Sherbrooke, 1924.*

rural, dont les conséquences économiques et morales constituent un des plus redoutables périls sociaux.

C'est avec autant d'opportunité que notre estimable Ministre de l'Agriculture, l'Hon. J.-E. Caron disait aux Fermières réunies en Congrès en 1919:

« Notre province est en place d'honneur par son agriculture parce qu'elle n'a pas à déplorer les résultats désastreux de la dépopulation. Ici nous comptons sur l'élément féminin pour parer à un semblable malheur. Que les mères et leurs filles travaillent par tous les moyens à garder nos fils au sol natal. C'est la mission que vous vous êtes donnée. Elle est grande et glorieuse et nous vous savons capables de la remplir vaillamment. Allez, toute notre admiration et tout notre aide vous sont acquis! »

Puis-je ajouter avec Jules Simon:

« Quand on s'adresse à l'homme, c'est un individu qu'on instruit. Quand on s'adresse à la femme, c'est une école que l'on fonde. »

Pouvons-nous oublier que c'est encore à nos femmes campagnardes que nous sommes surtout redevables de la conservation de notre langage dans toute sa pureté primitive, qui, permettez-moi de le dire, porte souvent envie aux Français de France eux-mêmes.

Il y a quelque temps, j'assistais à l'Institut canadien à une conférence d'un Alsacien, le professeur Weill, secrétaire de l'Alliance française, et j'étais fier d'entendre dire que le fameux livre de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, servait aux Français pour réapprendre leur langue, c'est-à-dire pour réapprendre certaines expressions pittoresques du parler du terroir canadien qui se sont perdues là-bas au cours des siècles. Comme cette affirmation est une réfutation éloquente de la légende accréditée chez quelques concitoyens de langue anglaise au sujet du patois des Canadiens français!

Permettez-moi d'ajouter en toute sincérité, qu'après avoir séjourné en France et en Belgique près de trois ans, c'est vers la fermière canadienne que je me tourne pour réapprendre ces jolies expressions balbutiées sur les genoux de ma mère et pour essayer de donner à mon langage ce coloris spécial qui manque souvent aux gens qui se sont abstenus de participer à la vie des campagnards.

Ces mots qui se sont essayés timidement sur les lèvres roses des enfants pour s'épanouir avec grâce sur les lèvres tendres des mamans et qui se sont affermis dans la bouche sévère des marins, des combattants, pour s'adoucir dans la bouche en cœur des amants; ces expressions qui ont été sanctifiées par la langue incomparable de nos missionnaires et de nos prêtres, et passées au crible du *gros bon sens de nos habitants*, sont autant de perles qui, conservées dans la mémoire prodigieuse de nos ruraux, comme dans un écrin merveilleux, constituent un trésor national. Seules les formes les plus vives, les plus colorées et les plus harmonieuses ont survécu et ont résisté au temps. Ce langage est fait, comme l'âme canadienne, d'harmonie, d'élégance simple, de sincérité, de force et de charité. La femme rurale sait aussi bien écarter l'artifice ou le *fard de sa lèvre comme de sa joue*, puisque le grand air et le soleil y pourvoient abondamment, et son langage, comme son visage, prend un air de naturel et de sérénité qui constitue une attraction véritable, presque une séduction.

Confirmant cette opinion, M. René Bazin, de l'Académie Française, à la suite d'une visite chez M. Fortunat Bélanger, de Montmagny, P. Q., écrivait dans la *Revue des Deux-Mondes* (1^{er} septembre 1912):

« Je reconnais les mots, l'accent, la politesse de la France rurale non diminuée. »

L'influence morale et sociale de la femme, surtout de la mère de famille, dans le foyer domestique, dans ce

centre aimé où rayonne le bonheur, est considérable et c'est d'elle que dépend en bonne partie l'avenir et la prospérité de la famille.

Si la femme aime son ménage, son rouet, son métier, sa basse-cour, son rucher, les champs, les fleurs, en un mot la vie rurale, si elle s'intéresse à tout ce qui se passe, à tout ce qui se fait sur la ferme, si elle y reste en un mot, son mari et ses enfants ne partiront pas.

Ce sont les femmes fortes qui font les familles fortes et les familles fortes qui font les puissantes nations.

« Veut-on savoir, disait Henry Pereyve, ce qui fait une nation? c'est le cœur des femmes, des sœurs, des fiancées. Donnez à un peuple de fortes et courageuses mères, et l'on répond de ce peuple. »

« L'avenir de notre race, disait le Dr Gauvreau à la Semaine sociale de 1923, comme le salut du peuple juif, a tenu dans un berceau. Le berceau a été plus fort que la mer d'assimilation. Il a surnagé... » Il continuera de surnager tant qu'il y aura à la campagne des continuatrices de l'œuvre si admirable entreprise par nos grand'mères.

Il s'agit donc pour l'heure de consolider le foyer rural dont les bases ont été ébranlées par les grandes commotions des temps modernes. Il s'agit de refaire l'*atelier familial*, le type idéal prôné par les économistes.

Il s'agit de régénérer pour les adapter aux besoins actuels les industries domestiques d'autrefois qui seront, non seulement des sources de revenus, mais des leçons d'économie et un apprentissage de la vie.

Nous sommes sûrs que la femme canadienne ne restera pas en arrière dans la poursuite ou la mise en pratique de cet idéal. Si la femme veut, elle peut retenir l'homme à la ferme. M. Méline a raison de croire que la femme de demain « sera le meilleur avocat du retour à la terre ».

C'est le devoir également de tout citoyen, de tout vrai patriote de favoriser tout ce qui tend vers la restauration des saines traditions rurales.

Puis-je demander aux citadins qui composent peut-être la majeure partie de la nation de favoriser le retour à la terre: pas tant le retour des bras que celui des cœurs et des intelligences et des volontés?

Que les habitants des villes, quand ils parcourent nos campagnes, se souviennent de l'occupation de leurs ancêtres et qu'ils aient une pensée, un regard ou un mot sympathique pour les continuateurs de l'œuvre de Louis Hémon.

Que les hommes publics retournent à la campagne de temps à autre pour synchroniser les mouvements de leurs cœurs avec ceux des ruraux, et nous verrons la profession agricole encore mieux honorée et mieux respectée.

Élevons tous ensemble le devoir rural comme un drapeau national. Gardiennes du foyer et des traditions de la race, les dames sèmeront à pleines mains l'idée rurale pour enrayer le courant qui dirige vers les villes un trop grand nombre de nos campagnardes.

Si sur la route montante le fardeau paraît trop lourd et la tâche trop rude elles regarderont en arrière pour voir ce que leurs devancières ont fait et elles seront fortifiées.

Georges BOUCHARD, M. P.

*Professeur à l'École d'Agriculture
de Sainte-Anne-de-la-Pocatière*

PUBLICATIONS DE L'E. S. P.

(Abonnement: \$1.50 par an)

- *1. *L'École Sociale Populaire*
 *1. *L'Organisation ouvrière catholique en Hollande.* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
 2. *L'Organisation ouvrière dans la province de Québec* (2^e édition 1913) Arthur SAINT-PIERRE
 *3. *De l'Éducation du sens social.* R. P. LEROY, S.J.
 *4. *Comment protéger notre jeunesse, les patronages* R. P. PICHÉ, P.S.V.
 5. *La Fédération Saint-Jean-Baptiste et ses associations professionnelles* Mme Marie GÉRIN-LAJOIE
 6. « *Le Foyer* » et ses œuvres Abbé Henri GAUTHIER, P.S.S.
 *7. *La Caisse populaire — I.* Alphonse DESJARDINS
 8. *La lutte antialcoolique dans la province de Québec, depuis 1906.* R. P. HUGOLIN, O.F.M.
 9. *Le logement de la famille ouvrière — I.* Abbé GOUIN, P.S.S.
 10-11. *Le logement de la famille ouvrière — Suite et fin.* Abbé GOUIN, P.S.S.
 *12. *La Caisse populaire — II.* Alphonse DESJARDINS
 13. *Le Mouvement mutualiste dans la province de Québec* J.-B. SAINT-ARNAUD
 *14. *Le Cercle ouvrier* R. P. L. HUDON, S.J.
 *15. *L'Encyclique « Rerum novarum »*
 *16. *Les Œuvres nécessaires* R. P. VALENTIN-BRETON, O.F.M.
 *17. *L'Église et les associations ouvrières — Encyclique « Singulari quadam »*
 18-19. *Contre l'alcool.* Henri BEAUVAIS
 20-21. *Un catholique social: Frédéric Ozanam.* Dr Joseph GAUVREAU
 22. *L'Organisation professionnelle* Abbé GOUIN, P.S.S.
 23. *Réformes scolaires* Arthur SAINT-PIERRE
 24. *Le Clergé et les études sociales.* V.-E. BEAUPRÉ
 *25. *Le Travail chrétien* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
 26. *La lettre sur le « Sillon »* Abbé Paul MAYRAND, D.Th.
 27-28. *La Cour Juvenile. Son fonctionnement, ses résultats, ses ambitions.* Abbé GOUIN, P.S.S.
 *29. *La Goutte de lait* Dr Joseph GAUVREAU
 30. *La Fédération américaine du Travail* Arthur SAINT-PIERRE
 *30. *L'Utopie socialiste — I.* XXX
 31. *Le Val des Bois* DOMBRAY-SCHMITT
 *32. *Les Conseils de l'abbé Desgranges aux ouvriers canadiens* XXX
 33. *Les Écoles maternelles* R. P. DALY, C.S.S.R.
 *34-35. *L'Église et le progrès social* Chanoine DESGRANGES
 36-37. *Le Devoir social* Arthur SAINT-PIERRE
 38. *L'Utopie socialiste — II.* Arthur SAINT-PIERRE
 39. *Les Syndicats ouvriers chrétiens de Belgique.* R. P. GUILLLOT, C.S.S.R.
 40. *Les Syndicats socialistes et neutres.* R. P. TRUDEAU, O.P.
 41. *L'Église et l'organisation ouvrière.* Abbé Edmour HÉBERT
 42-43. *Le comte Albert de Mun.* Arthur SAINT-PIERRE
 44-45. *Le Socialisme* Abbé Edmour HÉBERT
 46. *A propos d'immunités.* R. P. GONTHIER, O.P.
 *47. *La Formation d'apôtres sociaux par l'A.C.J.C.* R. P. S. BELLAVANCE, S.J.
 48-49. *Leçons pratiques d'action sociale catholique.* R. P. RUTTEN, O.P.
 50. *La Désertion des campagnes* R. P. Adélar DUGRÉ, S.J.
 51. *Les Avantages de la campagne* R. P. Alexandre DUGRÉ, S.J.
 *52. *Les Cercles d'études féminins* Marie-J. GÉRIN-LAJOIE
 53-54. *Le Règne social du Sacré Cœur, St-Sauveur de Québec* Abbé GOUIN, P.S.S.
 55. *Le Comptoir coopératif* Anatole VANIER
 56-57. *L'Œuvre de vacances des grèves.* Abbé GOUIN, P.S.S.
 58. *Le Jardin scolaire et l'Agriculture à l'école* Jean-Charles MAGNAN, B.S.A.
 59. *Le Clergé et les Œuvres sociales.* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
 60. *L'Esprit chrétien dans la famille et dans la société*
 61. *Projet de colonisation* R. P. Marcel MARTINEAU, S.J.
 62-63-64. *Vers les terres neuves.* R. P. Alexandre DUGRÉ, S.J.
 65. *La Question sociale et nos devoirs de catholiques — I.* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
 66. *La Question sociale et nos devoirs de catholiques — II.* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
 67-68. *La Question sociale et nos devoirs de catholiques — III.* R. P. ARCHAMBAULT, S.J.
 *69-70. *Hygiène du logement et casier sanitaire des maisons.* J.-A. BAUDOIN, M.D.
 71-72-73. *Albert de Mun et le devoir social des catholiques.* Abbé GOUIN, P.S.S.
 74-75. *Albert de Mun et l'organisation ouvrière.* Abbé GOUIN, P.S.S.
 76. *Nos Errements agricoles* R. P. Edgar COLCLOUGH, S.J.
 77-78. *Albert de Mun et la Législation sociale* Abbé GOUIN, P.S.S.
 *79-80. *Microbiologie et maladies contagieuses.* J.-A. BAUDOIN, M.D.
 *81-82. *L'Instruction obligatoire n'est pas nécessaire chez nous. Pourquoi ?* R. P. Hermas LALANDE, S.J.

(Suite)

83. *L'Organisation ouvrière* Abbé Edmour HÉBERT
 84. *Autour de l'Encyclique « Rerum novarum »* M. L'HEUREUX
 85. *L'Aide aux colons* Abbé Edmour HÉBERT
 86. *Le Problème social et sa solution*
 87. *Les Semaines sociales* Alfred CHARPENTIER
 88-89. *De l'Internationalisme au Nationalisme* Guy VANIER
 90. *Vers le peuple* Antonio PERRAULT
 91. *L'Action sociale* R. P. VILLENEUVE, O.M.I.
 92-93. *La Grève et l'enseignement catholique* Edouard MONTPETIT
 94. *Programme d'action sociale*
 95. *Les Parents, l'Eglise et l'Etat dans leurs rap-
ports avec l'école* Abbé Ad. SABOURIN
 96. *L'Organisation professionnelle* Mgr L.-A. PAQUET
 97. *Syndicats patronaux* Abbé Emile CLOUTIER
 98. *La Confédération des Travailleurs catholiques
du Canada* XXX
 99. *L'Aspect économique du problème industriel* Edmond CLOUTIER
 100. *Le Salaire* Abbé Edmour HÉBERT
 101. *Nos Pêcheries* Fabien BUGEAUD
 102. *La Question des chemins de fer* XXX
 103. *Les caisses Desjardins, œuvre sociale* Wilfrid GUÉRIN
 104. *L'Aube d'une ère ouvrière nouvelle* Alfred CHARPENTIER
 105. *L'Organisation ouvrière catholique au Canada* E. S. P.
 106. *Réformes scolaires* E. S. P.
 107. *Le travail du dimanche dans notre industrie* Mgr Eugène LAPOINTE
 108. *La Gaspésie* J. W.
 109. *Les Esprits présents du Catholicisme en France* R. P. DONCŒUR, S.J.
 110. *La Société catholique de Protection et de Ren-
seignements* E. S. P.
 111. *Le Problème des narcotiques au Canada* Olivier CARIGNAN
 112. *Le charbon au Canada* Paul CHARTIER, S.J.
 113-114. *Le Nord qui s'ouvre* R. P. Alexandre DUGRÉ, S.J.
 115. *Les trois Étapes de la question ouvrière* Abbé Edmour HÉBERT
 116-117. *Dans les chantiers* R. P. J.-A. DESJARDINS, S.J.
 118. *La mortalité infantile* Dr Joseph GAUVREAU
 119. *La Tuberculose* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
 120-121. *Le Chomage* Gérard TREMBLAY
 122. *L'Eucharistie et la question sociale* R. P. Léo BOISMENU, P.S.S.
 *123. *Le Canada minier* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
 124. *Le Patriotisme* Mgr LAFLÈCHE
 125. *L'Apprentissage* E. S. P.
 126-127. *Notre problème agricole* Charles GAGNÉ
 128. *Les Forces hydrauliques* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
 129. *L'Art ménager* Abbé Arm. BEAUREGARD
 130. *Le Domaine rural canadien* Georges BOUCHARD
 131. *Les Paysans de France* Georges BOUCHARD
 132. *La jeune fille et les œuvres de charité* R. P. Adélaré DUGRÉ, S.J.
 133-134. *Pour et contre le tabac* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
 135. *Vers l'Émancipation économique* G.-E. MARQUIS
 136-137. *Le Travail de nuit dans les boulangeries* XXX
 138. *Expansion industrielle dans le Québec* G.-E. MARQUIS
 139. *Le logement et la santé* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
 *140-141. *Travailleurs inconnus, nos aveugles* P. Julien SENAY, S.J.
 142. *L'Éducation de la Justice* R. P. Louis LALANDE, S.J.
 143. *Abolitionisme ou Réglementation* R. P. J. SALSMANS, S.J.
 144. *L'Actionnariat syndical* M. Max TURMANN
 145-146. *Le Conseil national d'Éducation* C.-J. MAGNAN
 147. *Jeunes d'autrefois. Jeunes d'aujourd'hui* R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S.J.
 148. *Éclairés canadiens-français* R. P. Adélaré DUGRÉ, S.J.
 149-150. *La Pulpe et le Papier* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
 151. *L'atelier syndical fermé en regard des principes
sociaux catholiques* Alfred CHARPENTIER
 152-153. *L'Alcoolisme et l'indévidu* Louis-Philippe ROY, E.E.M.
 154. *L'Eucharistie et les classes dirigeantes* M. Antonio PERRAULT
 155. *L'Effort économique de notre race* Rodolphe LAPLANTE
 156-157. *La Forêt canadienne* R. P. Pierre FONTANEL, S.J.
 158. *Le caractère de l'adolescent* R. P. Paul-Emile FARLEY, C.S.V.
 159-160. *Les Allocations familiales* R. P. Léon LEBEL, S.J.
 161. *L'Association professionnelle* M. l'abbé Maxime FORTIN
 162. *Fédération des Œuvres catholiques françaises
d'hygiène infantile* XXX

Les numéros précédés d'un astérisque sont épuisés.